



HAL
open science

Théodore Hersart de La Villemarqué dans les Pyrénées (1864-1870). Mondanités et folklore à l'ombre de la “ querelle du Barzaz-Breiz ”

Fañch Postic

► To cite this version:

Fañch Postic. Théodore Hersart de La Villemarqué dans les Pyrénées (1864-1870). Mondanités et folklore à l'ombre de la “ querelle du Barzaz-Breiz ”. *Viatica*, 2023, 10, 10.52497/viatica2496. hal-04052529

HAL Id: hal-04052529

<https://hal.science/hal-04052529>

Submitted on 30 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Viatica



Pour citer cet article :

Fañch POSTIC, « Théodore Hersart de La Villemarqué dans les Pyrénées (1864-1870). Mondanités et folklore à l'ombre de la « querelle du Barzaz-Breiz » », *Viatica* [En ligne], 10 | 2023,

URL : <http://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=2496>

DOI : <https://dx.doi.org/10.52497/viatica2496>



La revue *Viatica* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

L'Université Clermont Auvergne est l'éditeur de la revue en ligne *Viatica*.



THÉODORE HERSART DE LA VILLEMARQUÉ DANS LES
PYRÉNÉES (1864-1870). MONDANITÉS ET FOLKLORE À
L'OMBRE DE LA « QUERELLE DU BARZAZ-BREIZ »

*Théodore Hersart de La Villemarqué in the Pyrenees (1864-1870).
Worldliness and Folklore in the Shadow of the “Barzaz-Breiz Quarrel”*

Fañch POSTIC

*Centre de recherche bretonne et celtique (UR 4451/UMS 3554) Université de Bretagne
Occidentale Brest*

Résumé : De 1864 à 1870, le Breton La Villemarqué (1815-1895) accompagne sa femme malade, d'abord l'été aux Eaux-Bonnes (1863-1865), puis l'hiver à Pau (1866-1870). Si les séjours aux Eaux-Bonnes l'ennuient quelque peu, il trouve à Pau une vie sociale et culturelle qui lui sied davantage et dans laquelle il s'implique à l'occasion, à un moment où son *Barzaz-Breiz*, ouvrage de chants populaires paru en 1839, est l'objet d'une virulente controverse quant à l'authenticité de son contenu. C'est de Pau qu'il doit répondre aux critiques qui lui sont adressées. Là il bénéficie de précieux soutiens, dont celui du Lorrain Puymaigre (1816-1901). Leur intérêt commun pour les poésies populaires les conduit à échanger sur leurs expériences respectives et même à collecter des chants de la vallée d'Ossau.

Abstract: From 1864 to 1870, the Breton La Villemarqué (1815-1895) accompanied his sick wife, first in the summer at Eaux-Bonnes (1863-1865), then in the winter at Pau (1866-1870). If the stays in Eaux-Bonnes bored him somewhat, he found in Pau a social and cultural life that suited him better and in which he was involved on occasion, at a time when his Barzaz-Breiz, a work of popular songs published in 1839, was the subject of a virulent controversy as to the authenticity of its content. It was from Pau that he had to respond to the criticisms levelled at him. There he received valuable support, including that of Puymaigre (1816-1901) from Lorraine. Their common interest in popular poetry led them to exchange on their respective experiences and even to collect songs from the Ossau valley.

Mots clés : Pyrénées, Bretagne, Lorraine, thermalisme, folklore, correspondance.

Keywords: Pyrenees, Brittany, Lorraine, thermalism, folklore, correspondence.

Personnalité incontournable de l'histoire littéraire et culturelle de la Bretagne, Théodore Hersart de La Villemarqué (1815-1895) doit une bonne part de sa notoriété au *Barzaz-Breiz*, ouvrage qui, publié en 1839, est le premier à reposer sur une collecte

de chants populaires réalisée en France¹. Installé à Paris dès la fin de 1833, il se fait un nom dans les milieux littéraires où il défend la thèse de l'influence de la littérature armoricaine dans la formation de la littérature française, thèse qui s'oppose alors à celles des Raynouard, Fauriel et autres Schlegel pour lesquels tout vient du provençal et des troubadours. En novembre 1835, lors du Congrès historique européen qui se tient à Paris, il fait même une communication intitulée : « La langue et la littérature de la Celtique sont-elles entrées comme élément dans la formation de la langue et de la littérature de la France² ? ». Pour conforter cette hypothèse, il obtient du ministre Narcisse de Salvandy, une mission littéraire qui, à l'automne 1838, le conduit au pays de Galles, puis à Oxford et à Londres afin d'« étudier la langue et la littérature galloise, dans ses rapports avec la langue et la littérature bretonne, et [de] consulter les mss gallois de la Bibliothèque du Collège de Jésus à Oxford³ ». La correspondance qu'il adresse alors à sa famille constitue un fort précieux journal de voyage⁴. En 1855, bénéficiant d'une autre mission littéraire, il se rend à nouveau en Angleterre.

À partir de 1864 c'est vers les Pyrénées qu'il dirige ses pas, ce qui lui donne l'occasion de se pencher sur les poésies populaires du sud de la France et, plus largement, de l'Europe. Ce n'est cependant pas la marque d'une nouvelle source d'intérêt littéraire, mais la conséquence de la maladie de sa femme qui la contraint à rechercher les bienfaits des eaux thermales. En 1846, La Villemarqué a épousé Clémence Tarbé des Sablons (1827-1870), une Parisienne appartenant à une famille qui compte de nombreux hauts magistrats et hauts fonctionnaires, mais aussi des écrivains⁵. Le couple se partage entre Paris et Quimper où il se fait construire un manoir sur les terres de Keransquer qu'il a acquises. Mais au début des années 1860, Clémence Tarbé connaît de sérieux problèmes de santé – une affection de la gorge – qui la conduisent à se rendre une partie de l'année dans les Pyrénées. De 1863 à 1865, elle séjourne aux Eaux-Bonnes, station thermale réputée pour les affections des voies respiratoires. Rien de surprenant à ce que le docteur Herman Pidoux, médecin des hôpitaux de Paris, engage sa patiente à se rendre dans une station dont il est également médecin inspecteur.

-
1. *Barzas-Breiz – Chants populaires de la Bretagne, recueillis et publiés avec une traduction française, des éclaircissements, des notes et les mélodies originales*, par Théodore de La Villemarqué, Paris, Charpentier, 1839, 2 vol.
 2. Le texte avait été publié dès 1836 dans les *Comptes rendus du congrès de 1835* (Paris, Krabbe, p. 174-212), et il a été réédité en 1988 par Jean-Yves Guiomar (*Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, CXVII, 1988, p. 61-93).
 3. Lettre du 14 juin 1838 [AD 29, 263] 2/2525]. Le fonds d'archives et la bibliothèque de La Villemarqué, acquis en 2018 par le département du Finistère, sont conservés aux Archives départementales à Quimper (désormais désignées par « AD 29 »). Près de 6000 documents sont accessibles en ligne sur le site des archives du Finistère. Le fonds a fait l'objet d'un programme de valorisation scientifique, sous la direction de Nelly Blanchard et Fañch Postic : les dossiers sont consultables sur le site du Centre de recherche bretonne et celtique (UBO Brest, [En ligne] URL : <https://www.univ-brest.fr/crbc/>, [consulté le 21/05/2022]).
 4. Mary-Ann Constantine et Fañch Postic, « "C'est mon journal de voyage" : La Villemarqué's Letters from Wales, 1838–1839 », 2019 [En ligne] URL : <https://hal.science/hal-02350747> [consulté le 21/05/2022].
 5. Voir Ernest Landry. *Les Tarbé, généalogie-biographie*, Sens, Imprimerie de Miriam, 1902, p. 13-15.

Le voyage jusqu'à Pau se fait en train, via Bordeaux. La ligne de chemin de fer a en effet été ouverte jusqu'à Quimperlé en 1863. Le trajet prend 24 heures. Aux Eaux-Bonnes, les séjours sont de courte durée, quelques semaines simplement fin juin – début juillet. En 1863, Clémence de La Villemarqué s'y rend sans son mari. En 1864, il la rejoint avec ses filles Ursule et Marie. Tous quatre reviennent aux Eaux-Bonnes au cours de l'été de 1865. Ce sera la dernière fois, car, à partir de 1866, c'est à Pau que la famille La Villemarqué s'installe désormais pendant la mauvaise saison, de novembre à Pâques. Toujours suivie à Paris par le docteur Pidoux et, sur place, par le docteur Léon Daran, médecin en chef de l'hôpital de Pau, Clémence de La Villemarqué voit sa santé se dégrader inexorablement et c'est d'ailleurs pendant un séjour à Pau qu'elle décède – probablement de la tuberculose –, le 23 mars 1870 alors qu'elle se prépare à regagner Quimperlé.

Les séjours dans les Pyrénées, comme l'ensemble des déplacements qu'effectuent les La Villemarqué en Bretagne et pour se rendre à Paris, sont grandement facilités par le développement du chemin de fer qui dessert la pointe bretonne dès le début des années 1860 : le tronçon Lorient-Quimper de la Compagnie d'Orléans est officiellement ouvert le 8 septembre 1863.

Mais l'arrivée du train en Bretagne n'est pas du goût de certains qui, comme le poète Auguste Brizeux⁶, voient en lui le « dragon rouge annoncé par Merlin », « un monstre aveugle et sourd », le « grand destructeur » qui va non seulement massacrer les paysages, mais marquer la fin de la « vieille » Bretagne restée à l'abri du modernisme des grandes villes et des idées nouvelles et dangereuses qu'elles diffusent. À l'occasion de l'inauguration de la gare de Quimper, le 7 septembre 1863, La Villemarqué, comme de nombreuses personnalités bretonnes, reçoit un faire-part de décès où l'on peut lire :

Vous êtes prié d'assister au convoi des mœurs, coutumes, langage et traditions de la vieille Bretagne-Armorique, décédée aujourd'hui dans la dix-neuf centième année de son âge. La cérémonie aura lieu demain, 7 septembre 1863, à la gare, vers 3 heures de l'après-midi. Une larme pour elle de la part de ses enfants⁷.

Mais La Villemarqué ne semble pas y avoir donné suite : même s'il apparaît comme l'un des plus ardents défenseurs d'une Bretagne primitive et sauvage, celle des bardes et des druides, il mesure à l'exemple de nombre de Bretons qu'il fréquente à Paris, les mutations inéluctables qu'entraîne la révolution industrielle. Certains de ses amis proches, comme Auguste de Gourcuff, directeur de la première compagnie d'assurances fondée en France, ou Alfred et Pol de Courcy, manifestent leur confiance dans le progrès et n'hésitent pas à investir dans les compagnies de chemin de fer. Rien d'étonnant à ce qu'on doive à Pol de Courcy les tout premiers guides touristiques de

6. Auguste Brizeux, « L'Élégie de la Bretagne », *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1857, p. 430-434.

7. AD 29, 263 J 2/1273.

la Bretagne, publiés dans la collection des Guides-Joanne⁸ pour lesquels il bénéficie du concours de La Villemarqué.

Grâce à la correspondance conservée dans le fonds d'archives La Villemarqué et tout particulièrement à celle que Clémence échange avec son fils Pierre⁹, nous disposons d'une foule d'informations sur les séjours de la famille La Villemarqué dans les Pyrénées, leurs distractions et activités (promenades, excursions, concerts, conférences, etc.) et les liens qu'ils y tissent avec ceux qu'ils y retrouvent d'une année sur l'autre.

Mondanités souvent superficielles, programme contraignant de la cure de sa femme, la vie estivale aux Eaux-Bonnes est quelque peu ennuyeuse pour La Villemarqué¹⁰. Heureusement il y a les excursions et les visites que chacun fait ou reçoit. Une rencontre en induit une autre et La Villemarqué semble finalement s'y faire : « Ton père commence à prendre goût aux Eaux-Bonnes où il s'ennuyait les premiers jours¹¹. » Ainsi, en juillet 1864, il retrouve un confrère de l'Institut, en la personne de Louis Volowski, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, qui le présente au jeune prince polonais Władysław Czartoryski¹². La Villemarqué fait alors la connaissance du beau-frère du prince, Władysław Stanisław Zamoyski, et d'un de leurs proches, le comte César Plater, qui séjournent aux Eaux-Bonnes avec leurs enfants, comme de nombreuses personnalités polonaises en exil.

L'hiver à Pau, construction d'un réseau de sociabilité

Les Plater et les Zamoyski sont aussi parmi les nombreux « étrangers » qui séjournent à Pau pendant l'hiver et dont les journaux locaux donnent régulièrement la longue liste des noms et adresses. On relève de nombreux Britanniques, mais aussi des Allemands, des Espagnols, des Américains, des Polonais, des Russes, etc. Les Français sont bien entendu bien représentés, dont « [l]e v^{te} Hersart de la Villemarqué, membre de l'Institut, et sa famille rue Latapie, 7¹³ ».

À Pau, les La Villemarqué retrouvent aussi Marie-Barthélémy de Castelbajac qu'ils ont connu aux Eaux-Bonnes et dont ils deviennent des familiers. Il faut dire

-
8. Paraissent successivement chez Hachette à Paris : *De Nantes à Lorient, à Saint-Nazaire et à Rennes* (1863), *De Rennes à Brest et à Saint-Malo* (1864), *De Nantes à Brest, à Saint-Nazaire, à Rennes et à Napoléonville* (1865).
 9. Cette correspondance a été le sujet d'un mémoire de Master 1 Cultures Civilisations et Sociétés (Option breton) mené par Élisabeth Châtel, sous la direction de Nelly Blanchard, et soutenu à l'Université de Bretagne occidentale à Brest en juin 2020.
 10. Fañch Postic, « Thermalisme, tourisme et folklore dans les Pyrénées », dans *Spas in Britain and in France in the Eighteenth and Nineteenth Centuries*, Annick Cossic et Patrick Galliou (dir.), Cambridge, Scholars Press, 2006, p. 297–311.
 11. Lettre de Clémence de La Villemarqué à son fils Pierre, 13 juillet 1864. [AD 29, 263 J 2/4841].
 12. Il est le fils du prince Adam Jerzy Czartoryski qui fut le président du gouvernement national polonais durant l'insurrection de 1830-1831 avant de démissionner et de s'exiler à Paris.
 13. Voir, par exemple, *L'Indicateur de Pau et des Basses-Pyrénées* du 10 novembre 1866, p. 4.

que, député du Gers, ce dernier avait été un ami de Pierre Hersart de La Villemarqué, le père de Théodore, avec lequel il avait siégé en 1815 parmi les ultras de la Chambre introuvable. Chez Castelbajac, dont le salon est « le plus recherché et le mieux composé¹⁴ » de Pau, La Villemarqué rencontre Eustache-Maur François-Saint-Maur : avocat général, président de la cour d'appel de Pau, il est aussi archiviste paléographe. La correspondance de Clémence s'en fait l'écho :

Ton père fait toujours de nouvelles connaissances, il a rencontré chez M^r de Castelbajac un M^r de Saint-Maur, avocat-général, qui l'a mené aux Archives. Il a vu là des papiers très-curieux. Ce M^r lui a dit aussi qu'il y avait à deux lieues des Eaux-Bonnes un petit Carnac. C'est bien dommage que nous ne l'ayons pas su quand nous y étions¹⁵.

En mars 1868, La Villemarqué se rend sur le site en compagnie d'un archéologue irlandais, James Talbot, ce qui, toujours selon Clémence, ne semble guère l'enthousiasmer :

Ton père doit aller demain avec un lord Talbot visiter des monuments celtiques¹⁶, dans les montagnes. Cela ne l'amuse pas beaucoup, il connaît déjà ces pierres druidiques, et il n'a pas beaucoup de sympathie pour lord Talbot qui est protestant et n'aime pas les Irlandais. Il est Irlandais lui-même et trouve que l'Angleterre se conduit bien vis-à-vis des Irlandais. Il prétend qu'en France on nous fait croire toutes sortes de rêveries¹⁷.

À son retour en Irlande, James Talbot livre le compte-rendu de ses explorations dans une communication qu'il prononce lors du congrès de 1868 de la Royal Irish Academy : dans « Megalithic remains in the department of the Basses Pyrenees, with notes on prehistoric archæology in Spain », il évoque sa rencontre avec La Villemarqué :

*During my stay at Pau, in the winter of 1867-68, I made the acquaintance of the Vicomte de Villemarqué, a distinguished antiquary of Brittany, who has given much attention to what they call Celtic antiquities. He informed me that within a short distance there were some remarkable monuments of this period – indeed, the only ones he was aware of south of the province of Poitou*¹⁸.

Lord Talbot ne peut toutefois étudier les monuments comme il l'aurait souhaité, car la neige qui recouvre le sol l'empêche d'effectuer les mesures projetées. Dans leur

14. Lettre de Clémence de La Villemarqué à son fils Pierre, 9 février 1868, au moment de la mort de Marie-Barthélémy de Castelbajac. [AD 29, 263 J 2/4978].

15. Lettre de Clémence de La Villemarqué à son fils Pierre, 22 novembre 1867 [AD 29, 263 J 2/4963].

16. Pendant une bonne partie du XIX^e siècle, on considère que les mégalithes sont les vestiges monumentaux de la civilisation celtique.

17. Lettre de Clémence de La Villemarqué à son fils Pierre, 15 mars 1868 [AD 29, 263 J 2/4984].

18. Voir *Proceedings of the Royal Irish Academy*, vol. x, Dublin, Gill, 1870, p. 472 et suiv.

expédition, les deux érudits sont accompagnés du général Sir Vincent Eyre qui réalise de nombreux croquis des sites visités¹⁹.

S'il effectue quelques voyages à Paris pour assister à des séances de l'Institut²⁰, ou s'il revient brièvement en Bretagne, La Villemarqué passe donc désormais une bonne partie de l'année à Pau. Ces longs séjours, parfois près de six mois, lui permettent de bénéficier d'une vie intellectuelle bien plus dense qu'aux Eaux-Bonnes et de nouer des contacts plus suivis. Il fréquente les archives, la bibliothèque, se lie d'amitié avec Paul Raymond, archiviste départemental des Basses-Pyrénées, et avec Gustave Bascle de Lagrèze qui, conseiller à la cour impériale de Pau, est également historien et auteur de nombreux ouvrages sur Pau et sa région. En 1867, il a fait paraître *Histoire du droit dans les Pyrénées (comté de Bigorre)*²¹. La Villemarqué intervient auprès de son ami Henri Martin pour que ce dernier rédige un compte rendu de l'ouvrage qui paraîtra effectivement dans *Le Siècle* du 19 avril 1869. À Pau, La Villemarqué retrouve également Martial Delpit, historien et homme politique, avec lequel il a correspondu dans les années 1840, quand ce dernier était le collaborateur de l'historien Augustin Thierry.

La Villemarqué apprécie d'autant plus la vie culturelle de la capitale béarnaise qu'il y est considéré comme une personnalité scientifique de premier plan. Aussi, la municipalité, qui a lancé un appel aux bonnes volontés pour établir le programme des conférences de l'hiver 1867-1868, se montre-t-elle particulièrement honorée que ce « savant distingué » ait été présent à la réunion préparatoire et ait « bien voulu promettre son concours à M. le Maire ». « C'est une véritable bonne fortune pour la ville de Pau », ajoute l'*Indépendant des Basses-Pyrénées* du 22 novembre 1867, qui précise que son intervention, programmée pour le 22 février 1868, portera sur le théâtre celtique. En définitive, en raison des « jours gras », elle se tiendra le 27 février et le sujet traité par La Villemarqué sera « La femme dans la poésie celto-bretonne » dont on trouve un long compte rendu dans l'*Indépendant des Basses-Pyrénées* du 2 mars 1868 et des extraits dans le *Mémorial des Pyrénées* du 5 mars 1868. La Villemarqué y développe quelques idées qui lui sont chères quant à la poésie populaire et s'appuie sur plusieurs chants qui figurent dans la troisième édition de son *Barzaz-Breiz* parue à la toute fin de 1866.

La Villemarqué s'implique donc dans la vie intellectuelle de Pau. À la fin de 1869, un prospectus annonce même sa participation à la création de *L'Écho religieux des Pyrénées et des Landes* dont le premier numéro paraît le 2 janvier 1870²². Parmi les collaborateurs figurent, outre Gustave Bascle de Lagrèze, plusieurs personnalités que fréquente La Villemarqué : le comte Paul Louis Xavier, comte d'Estève, qui possède

19. L'article, illustré des gravures de Sir Vincent Eyre, paraît dans l'*Archaeological Journal*, vol. xxvii, Londres, 1870, p. 225-238.

20. La Villemarqué est membre de l'Institut depuis mai 1858, élu à l'Académie des Inscriptions et Belles lettres.

21. Paris, Imprimerie Impériale.

22. *L'Indépendant des Basses-Pyrénées* du 29 décembre 1869.

une riche bibliothèque, ou Anne-Armand-Élie de Gontaut-Biron, maire de Navailles dont il fait restaurer le château.

Les salons des bourgeoises fortunées

Membre de l'Institut, auteur de travaux qui font référence, La Villemarqué est une personnalité dont on recherche la société. Rien de surprenant à ce qu'il soit invité dans les salons que tiennent à Pau des bourgeoises fortunées, tels ceux de Sophie Paturle et d'Hortense Cheuvreux.

Sophie Lubin est la veuve de Jacques Paturle, qui, originaire de Lyon, a été député de 1830 à 1837 et pair de France. C'est aussi un industriel qui a fait fortune en créant des manufactures lainières dans le nord de la France : ces dernières ont connu un essor considérable au début du XIX^e siècle au point d'être parmi les plus importantes d'Europe. Clémence de La Villemarqué évoque pour son fils les dîners donnés par cette riche veuve²³. Résidant à l'hôtel Anglade, Sophie Paturle y multiplie les réceptions, les fêtes et les concerts qui constituent l'une des distractions les plus recherchées. Si Clémence de La Villemarqué ne semble pas vraiment estimer Sophie Paturle qui, à ses yeux, n'est « qu'une commerçante enrichie²⁴ ! », elle apprécie, au contraire, la distinction d'Hortense Cheuvreux, « cette dame qui parle si bien²⁵ ». Fille de l'ingénieur Pierre-Simon Girard²⁶, elle a épousé en 1836, Casimir Cheuvreux-Aubertot. D'une famille qui a fait fortune dans le négoce du textile, ce dernier possède au coin du boulevard Poissonnière à Paris, le magasin de nouveautés *Au Petit Saint-Antoine*. La sœur de Casimir Cheuvreux est mariée à Horace Say, fils de l'économiste Jean-Baptiste Say, et est la mère de Léon Say.

Les La Villemarqué et les Cheuvreux se connaissaient sans doute dès avant de se retrouver dans les Pyrénées puisque, dans une lettre à Clémence de La Villemarqué en date du 24 juin 1863, Hortense Cheuvreux, raconte leur installation dans le château de Stors, près de L'Isle-Adam sur les bords de l'Oise, qu'ils ont acheté en 1860²⁷. La correspondance témoigne bien de liens étroits et même affectifs :

La bonne Mme Cheuvreux est aussi venue me voir hier, elle a regretté de n'être pas allée à la Gare, elle a été retenue chez elle par sa copiste. Elle t'aime de tout son cœur, et m'a chargée de mille choses pour toi²⁸.

23. Lettre de Clémence de La Villemarqué à son fils Pierre, 1^{er} décembre 1867 [AD 29, 263 J 2/4965].

24. Lettre de Marie de La Villemarqué à son frère Pierre, 1869 [AD 29, 263 J 2/5127].

25. Lettre de Clémence de La Villemarqué à son fils Pierre, 8 novembre 1866 [AD 29, 263 J 2/4927].

26. Voir Yves Laissus, *Pierre-Simon Girard, ingénieur de Napoléon. Des eaux du Nil au canal de l'Ourcq*, Paris, Presses des Ponts, 2017.

27. AD 29, 263 J 2/2852.

28. Lettre de Clémence de La Villemarqué à son mari Théodore, avril 1869 [AD 29, 263 J 2/520].

Nos amis Cheuvreux sont arrivés, j'en suis aise car ce sera une grande distraction pour ton père. Mme Cheuvreux est si animée que j'ai de la peine à me figurer Pau sans elle. Elle y met de la vie²⁹.

Ces liens ne peuvent qu'être renforcés par leur amitié commune pour Jean-Jacques Ampère³⁰ et pour l'abbé Perreyve qui ont été régulièrement hébergés par les Cheuvreux à Pau dans leur villa d'Albret.

À sa mort en 1864, Jean-Jacques Ampère lègue ses papiers aux Cheuvreux et on doit à Hortense, en 1869, la publication de *Journal et correspondance d'André-Marie Ampère*³¹ dont elle remet aussitôt un exemplaire aux La Villemarqué : « [...] je lisais les lettres du grand physicien Ampère et de sa femme, écrit Clémence de La Villemarqué en mars 1869. J'ai fini aujourd'hui en pleurant³². » Hortense Cheuvreux est également l'auteur des *Derniers Mois de l'abbé Henry Perreyve à Pau*³³, évoquant le séjour du prêtre qui loge chez elle pendant l'hiver 1865-1866, avant qu'en avril 1866 il ne regagne précipitamment Paris où il décède en juin.

La Villemarqué et Puymaigre : deux folkloristes à Pau³⁴

À Pau, La Villemarqué se trouve quelque peu éloigné – et peut-être protégé ? – de la controverse qui, à Paris comme en Bretagne, enfle après la publication de la troisième édition de son *Barzaz-Breiz*, ce dont sa femme se félicite :

Cela a distrait mon pauvre mari de tous les ennuis qu'il a depuis q.q. mois pour sa bretonnerie, ennuis au-dessus desquels je le trouvai placé après trente ans de travaux si consciencieux ! Il a aussi trouvé ici un M^r de Puymaigre, collecteur des chants lorrains, qui est indigné de la petite guerre qu'on lui fait dans la *Revue Critique*³⁵ ; mais tu n'es pas au courant de tout cela. – Pour moi qui suis si sensible à tout ce qui touche l'honneur de mon mari, je ne trouve pas que cela puisse l'atteindre, aussi je n'en suis pas émue³⁶.

29. Lettre de Clémence de La Villemarqué à son fils Pierre, novembre 1869 [AD 29, 263 J 2/5043].

30. La Villemarqué est un ami de longue date de Jean-Jacques Ampère qui aurait même dû lui rendre visite à Quimperlé en 1850 en compagnie de Frédéric Ozanam.

31. Paris, Imprimerie Claye.

32. Lettre de Clémence de La Villemarqué à son fils Pierre [AD 29, 263 J 2/5019].

33. *Derniers mois de l'abbé Henry Perreyve à Pau : souvenirs adressés à sa sœur en 1866*, Paris, Imprimerie Quantin, 1881.

34. La transcription de la correspondance croisée La Villemarqué-Puymaigre est consultable dans Fañch Postic, « La rencontre de Puymaigre à Pau en 1868 : une occasion manquée pour La Villemarqué de s'insérer dans un réseau européen de collecteurs ? », 2019 [En ligne] URL : <https://hal.univ-brest.fr/hal-01988022> [consulté le 07/05/2022].

35. Dans la *Revue critique* du 16 février 1867 sont parus des comptes rendus du *Barzaz-Breiz* par Henri d'Arbois de Jubainville (p. 100-105) et Paul Meyer (p. 105-109).

36. Lettre de Clémence à sa sœur, Marie de La Boulinière, 19 février 1868 [AD 29, 263 J 2/2832].

C'est lors du Congrès celtique international qui se tient à Saint-Brieuc en octobre 1867 et dont La Villemarqué est l'un des organisateurs avec Henri Martin et Charles De Gaulle, l'oncle du Général, qu'éclate publiquement ce qu'il est convenu d'appeler « la querelle du *Barzaz-Breiz* »³⁷. Aussitôt après le congrès, La Villemarqué rejoint Pau avec sa femme. C'est là, au début du mois de novembre, qu'il a tardivement connaissance, par Paul Raymond, d'un article très critique d'Henri d'Arbois de Jubainville, paru dans le numéro de mai-juin de la *Bibliothèque de l'École des chartes*³⁸. Paul Raymond apporte son soutien à La Villemarqué : dès le 10 novembre, il intervient auprès de Gustave Servois, membre du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes et, à ce titre, membre de la Société de l'École des Chartes, pour demander une rectification dans le bulletin suivant. Il obtiendra satisfaction³⁹. Ami de Paul Raymond, Gustave Servois est aussi un habitué de Pau où il a semble-t-il séjourné dès son plus jeune âge⁴⁰.

À Pau, La Villemarqué trouve une autre oreille compréhensive auprès de Théodore-Joseph Boudet de Puymaigre (1816-1901). C'est probablement pendant l'hiver 1867-1868 qu'il fait la connaissance du Lorrain venu accompagner sa femme malade. Après sa destitution de ses fonctions de maire d'Inglange, près de Thionville, à la suite du coup d'État de 1851, Puymaigre se consacre à des travaux littéraires, notamment sur les littératures du sud de l'Europe dont il devient un fin connaisseur, collabore à différents journaux et revues, et se lance dans la collecte de poésies populaires de Lorraine qu'il réunit en 1865 dans *Chants populaires recueillis dans le pays messin*⁴¹. Pour le comte de Puymaigre, comme pour beaucoup à l'époque, La Villemarqué est alors une référence, comme il le confirme dans l'introduction de son recueil :

La première fois, si je ne me trompe, que notre hautaine littérature daigna sourire à notre poésie populaire, ce fut lorsque celle-ci se présenta sous les auspices de M. de la Villemarqué. Si elle fut honnêtement accueillie, c'est qu'elle s'offrit dans les mêmes conditions que les chants étrangers dont je parlais tout à l'heure, elle s'exprimait en belle et bonne prose française ; les trivialités s'étaient atténuées dans une élégante traduction. Du recueil de M. de la Villemarqué, du *Barzaz-Breiz*, me paraît toutefois dater l'intérêt que nous avons commencé à porter à la poésie rustique⁴².

37. Fañch Postic, « Le Beau contre le vrai ? La "Querelle du *Barzaz-Breiz*" (1866-1868) », dans *Bérose - Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie*, Paris, 2015 [En ligne] URL : <https://www.berose.fr/article724.html> [consulté le 23/02/2022].

38. Henri d'Arbois de Jubainville, « Étude sur la première et la sixième édition des chants populaires de Bretagne, recueillis sous le nom de *Barzaz Breiz* », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 28^e année, 1867, p. 265-281 [En ligne] DOI : <https://doi.org/10.3406/bec.1867.446191>.

39. Voir Fañch Postic, « Le Beau contre le Vrai ? La "Querelle du *Barzaz-Breiz*" (1866-1868) », art. cit.

40. Voir sa nécrologie dans *L'Indépendant des Basses-Pyrénées* du 25 novembre 1927.

41. Comte de Puymaigre *Chants populaires recueillis dans le pays messin*, Metz/Paris, Rousseau-Pallez/Didier, 1865.

42. *Ibid.*, p. 2-3.

De son côté, La Villemarqué a connaissance du recueil de Puymaigre auquel il fait référence à plusieurs reprises dans l'introduction et les notes de la troisième édition du *Barzaz-Breiz*. La première rencontre des deux collecteurs remonte sans doute à février 1868, si l'on en croit une lettre de Clémence de La Villemarqué à son fils Pierre en date du 23 février : « Ton père a reçu ici la visite d'un comte de Puymaigre, qui a recueilli des chants lorrains, et qui est de Metz. [...] Ton père dit que c'est un charmant ménage. Ils sont ici pour la santé de Mme de Puymaigre⁴³. »

Tandis que Clémence de La Villemarqué apprécie la compagnie de la comtesse de Puymaigre, leurs maris trouvent évidemment dans leur intérêt commun pour la poésie populaire un moyen agréable de passer le temps, pendant la mauvaise saison, loin de chez eux, ce qui conduit La Villemarqué à s'exclamer, dans sa première lettre en date du 4 mai 1868 :

Que de bons moments je vous dois ! Que d'heureux rapprochements naissent d'eux-mêmes entre vos Castellans et nos Bretons ! [...] Je vous dirai sans phrase que je regarde comme une de mes bonnes fortunes littéraires de vous avoir rencontré cet hiver, et je souhaite vivement de vous retrouver à Pau l'hiver prochain⁴⁴.

Ils se rencontrent désormais régulièrement à Pau d'une année sur l'autre et leurs « causeries » portent bien entendu sur les chants populaires qu'ils ont recueillis l'un et l'autre. La Villemarqué partage bien des idées d'un comte de Puymaigre légitimiste et partisan d'une certaine décentralisation⁴⁵. De leur rencontre naît une réelle amitié qui voit le comte de Puymaigre prendre le parti de l'auteur du *Barzaz-Breiz* dans la controverse qui entoure l'ouvrage. De son côté, La Villemarqué apporte son soutien à Puymaigre face aux critiques que lui valent ses *Chants populaires recueillis dans le pays messin* dont certains raillent le caractère niais ou vulgaire :

La publication des *Chants populaires recueillis dans le pays messin* m'a plus d'une fois attiré des paroles de ce genre. On dit à peu près comme le cardinal d'Est : « Où diable avez-vous été chercher tant de niaiseries⁴⁶ ? » On a trouvé nos pauvres chansons triviales, vulgaires, indécentes même [...]⁴⁷.

Cela montre combien, au milieu des années 1860, la poésie populaire orale est encore loin d'être acceptée par les milieux lettrés de la capitale. Ce « travail peu

43. Marie Caroline Pyrot de Crépy, fille d'un conseiller à la cour de Metz. Ils s'étaient mariés en 1854.

44. Archives départementales de la Moselle, fonds Puymaigre, 12J98.

45. Voir David Hopkin, « Identity in a Divided Province: The Folklorists of Lorraine, 1860–1960 », *French Historical Studies*, vol. 23, n° 4, 2000, p. 650-654 [En ligne] DOI : <https://doi.org/10.1215/00161071-23-4-639>.

46. Le mot est attribué au cardinal Hyppolyte d'Este, cardinal de Ferrare, recevant en 1516 l'édition du *Roland furieux* de l'Arioste, qui était attaché à son service : « Messer Ludovico, dove avete pigliato tante coglionerie ? ». Souvent repris, ce mot est pudiquement traduit par « Maître Louis, où avez-vous pris tant de niaiseries [ou bagatelles, sottises] ? ».

47. « Notes sur quelques chansons du pays messin », *Revue de l'Est*, janvier-février 1868, p. 2.

digne d'hommes sérieux⁴⁸ » a toutefois reçu, souligne Puymaigre, l'approbation de personnalités telles que Ferdinand Wolf – qui est aussi une autorité que fait valoir La Villemarqué –, Costantino Nigra, Félix Liebrecht⁴⁹. Il peut aussi se prévaloir de celle de La Villemarqué⁵⁰ qui applaudit la mise au point que le Lorrain fait paraître dans la *Revue de l'Est*⁵¹.

Une démarche européenne et comparative

Les critiques parisiennes ne peuvent que conforter la détermination de Puymaigre à se placer résolument à l'échelle européenne et à prôner une démarche comparative. Il s'intéresse de près à la poésie populaire italienne et est en relation avec le Sicilien Giuseppe Pitre⁵² ; il connaît bien également les poésies populaires espagnole et portugaise. La Villemarqué ne peut qu'être séduit par l'érudition de Puymaigre et ses larges connaissances sur les littératures du sud de l'Europe qui mettent en évidence certaines similitudes entre des chants populaires dont les collectes se multiplient. Il approuvait déjà la démarche du collecteur lorrain dans ses notes à la chanson *L'Épouse du croisé*⁵³.

S'il n'a pas lui-même assisté à la conférence de La Villemarqué sur la femme dans la poésie celto-bretonne, Puymaigre aura pu lire dans la presse locale que La Villemarqué y a fait allusion à la chanson *Germaine* qui, dans son recueil, est l'équivalente de *L'Épouse du croisé*⁵⁴. Voilà de quoi nourrir leurs premières conversations à Pau où ils découvrent bientôt un nouvel exemple de chanson propice à une étude comparative : dès 1868, en effet, La Villemarqué confie au comte de Puymaigre le texte de la version d'un chant sur la captivité de François 1^{er} qu'il a entendu « il y a trente ans » « dans la Bretagne française⁵⁵ ».

Visiblement la rencontre de son prestigieux collègue encourage le comte de Puymaigre. Il fréquente assidûment la bibliothèque de Pau à la recherche d'ouvrages « traitant du Béarn et des bonnes et vraies chansons populaires » qu'il pourrait rap-

48. *Ibid.*, p. 3.

49. Ferdinand Wolf est l'auteur de *Über die Lais, Sequenzen und Leiche. Ein Beitrag zur Geschichte der rhythmischen Formen und Singweisen der Volkslieder und der volksmässigen Kirchen und Kunstlieder im Mittelalter* (Heidelberg, C.F. Winter, 1841). Il y donne le *Barzaz-Breiz* (éd. de 1839) de La Villemarqué pour modèle en matière d'édition de poésie populaire. Costantino Nigra, diplomate italien – il est ambassadeur en France à partir de 1860 –, est aussi un grand collecteur de chansons. Felix Liebrecht s'intéresse aux légendes et à la recherche comparative sur les contes de fées.

50. Voir *Barzaz-Breiz*, *op. cit.*, éd. 1867, p. LIX.

51. « Notes sur quelques chansons du pays messin », *art. cit.*, p. 1-43.

52. Giuseppe Pitre s'intéresse dès 1868 aux traditions populaires de la Sicile dont il sera l'un des grands collecteurs. Voir le dossier dans l'encyclopédie Bérose [En ligne] URL : <http://www.berose.fr/?-Pitre-Giuseppe-1841-48-1916-205-> [consulté le 23-02-2022]. Entre 1869 et 1873, il échange quelques lettres avec La Villemarqué.

53. Th. de La Villemarqué, *Barzaz-Breiz*, *op. cit.*, éd. 1867, p. 150.

54. Voir le feuillet du *Mémorial des Pyrénées* du 5 mars 1868.

55. Archives départementales de la Moselle, fonds Puymaigre, 12J98.

procher des chants du pays messin⁵⁶. Dans l'*Histoire du Béarn*, publiée en 1836 par Adolphe Mazure, il découvre une variante du chant sur la captivité de François 1^{er}, notée dans la vallée d'Ossau, et il publie les deux versions dans le numéro de janvier-février 1869 de la *Revue de l'Est*⁵⁷, ainsi qu'une troisième, catalane, due à Manuel Milà y Fontanals⁵⁸. C'est l'occasion de défendre son approche comparative et de rendre un nouvel hommage appuyé à La Villemarqué :

[...] mon intention est de prendre surtout pour point de départ les chants populaires connus dans le Pays Messin, mais quand, en dehors d'eux, je découvrirai des analogies remarquables, je n'hésiterai pas à les indiquer. Du reste, plus on étudie la poésie populaire, plus on donne raison à M. le chevalier Nigra, plus on partage sa conviction sur une identité d'origine fort singulière ; la Lorraine ne peut pas prétendre avoir une poésie populaire à elle, pas plus que la Franche-Comté, pas plus que la Provence. Ce que l'on chante ou plutôt ce que l'on chantait à Retonféy, à Audun-le-Roman, on peut le retrouver à Laruns, à Grasse, près de Douai, dans le Piémont, en Catalogne ; on peut le retrouver même chez les Basques, dans cette langue mystérieuse, sans analogie avec aucun autre idiôme [*sic*] et dont l'origine est une énigme qui n'a pas encore été devinée. Toutefois la poésie populaire basque mais bien moins que la poésie populaire bretonne, la seule qui ait une originalité incontestable, a en général un caractère plus particulier que les chants des autres dialectes.

Je profiterai dès aujourd'hui de la faculté de ne pas restreindre d'une manière absolue mes notes au Pays Messin, pour m'occuper d'un chant historique relatif à la captivité de François 1^{er}. Je le dois à la bienveillance de M. de la Villemarqué qui l'a recueilli, il y a une trentaine d'années, dans la Bretagne française. Il me semble que je ne puis mieux inaugurer ces articles qu'en les plaçant en quelque sorte sous le patronage du savant membre de l'Institut, auquel la poésie populaire doit tant de reconnaissance⁵⁹.

Dans une lettre du 9 juin 1869, La Villemarqué félicite son ami pour ce qu'il considère comme l'« une des meilleures illustrations populaires & historiques [...] en français d'un événement important⁶⁰ ». Il en profite pour donner un couplet omis dans la copie qu'il a transmise à Puymaigre.

56. Lettre du comte de Puymaigre du 10 mai 1868 [AD 29, 263 J 2/2388].

57. « Sur la poésie populaire », p. 25-45.

58. Manuel Milà i Fontanals est un écrivain et philologue espagnol considéré comme l'un des artisans du renouveau de la langue castillane.

59. *Ibid.*, p. 25-26.

60. Archives départementales de la Moselle, fonds Puymaigre, 12J98.

Collecter les chants populaires de la vallée d'Ossau

Tandis que se développe en France, comme dans l'ensemble de l'Europe, un intérêt pour ce que le pasteur anglais Williams Thoms a nommé, en 1846, « *Folk-lore*⁶¹ », apparaissent un certain nombre de figures emblématiques de ce mouvement, à l'image de Mistral et du Félibrige en Provence. Dans les montagnes béarnaises, il est une personnalité à laquelle il est de bon ton de rendre visite : Pierrine Gaston-Sacaze. Né en 1797 à Bagès dans une famille où l'on vit du pastoralisme, ce dernier devient berger à son tour. D'une grande curiosité, il s'intéresse à la zoologie, à la botanique, à la géologie, à la météorologie, à la musique (il joue de la flûte et du violon) et à la poésie. Ses inventaires de plantes et de minéraux le font entrer en relation avec des personnalités scientifiques et valent à cet autodidacte, resté fidèle au costume montagnard traditionnel, une notoriété internationale. Il est également guide. C'est une personnalité incontournable qui accueille volontiers les visiteurs. Les guides que publie Jam à partir de 1868 incitent d'ailleurs les promeneurs à s'arrêter chez lui à Bagès⁶². On raconte même que la route menant des Eaux-Bonnes à Bagès a été spécialement aménagée pour faciliter l'accès de ses nombreux visiteurs.

Il n'est donc pas surprenant que La Villemarqué cherche à rencontrer celui qui, dans un document qu'il lui confie⁶³, se présente comme « pasteur, cultivateur habitant une cabane, météorologiste : 25 années d'observation ». Quand se situe la visite ? Rien ne nous l'indique, mais si elle a bien eu lieu, c'est probablement en 1869. Gaston-Sacaze remet (fait remettre ?) à La Villemarqué un manuscrit comprenant trois chansons dont une version de « François 1^{er} captif ». Elles sont précédées par un poème dédié à son hôte. « Votre ami désire connaître mes travaux, les voici », écrit Gaston-Sacaze dans les quelques pages qu'il confie à La Villemarqué. Cet « ami » est-il Puymaigre ? Sans doute, car ce dernier aurait visiblement souhaité aller l'interroger lui-même : « J'avais tâché, dans mes précédents séjours aux Eaux-Bonnes, d'entrer en relation avec M. Sacaze, écrit-il en 1874 ; j'avais été sans succès le chercher à Bagès où il réside⁶⁴ ». Sans doute la guerre de 1870 a-t-elle quelque peu contrarié ses projets, et il lui faut attendre 1873 pour que, séjournant à nouveau dans les Pyrénées avec son épouse, il envisage de se rendre enfin jusqu'à Bagès ; mais le berger vient de perdre son frère⁶⁵ et la rencontre n'aura pas lieu. Puymaigre devra se contenter d'un cahier manuscrit de chansons de Gaston-Sacaze que lui a remis Pierre Lanusse, guide bien connu, notamment pour avoir été celui de l'impératrice Eugénie. Pierre Lanusse lui présente en outre un voisin, Simon Lassousse, paysan d'Assouste, auprès de qui il

61. Dans une lettre du 12 août 1846 publiée sous le pseudonyme d'Ambrose Merton dans *The Athenæum* (n° 982, 22 août 1846, p. 862-863), il propose de remplacer « *Popular Antiquities* » et « *Popular Literature* » par « *Folk-lore* ».

62. Voir Jam, *Guide des Eaux-Bonnes : Excursions à pied*, Pau/Eaux-Bonnes, Librairie Lafon, 1868, p. 15-16.

63. Voir Archives La Villemarqué, AD 29, 263 J 2/4646.

64. « Chants populaires recueillis dans la vallée d'Ossau », *Romania*, n° 3, 1874, p. 90.

65. Jean Gaston-Sacaze est décédé le 14 août 1873.

recueille, « trois heures durant », toute une série de chants populaires. Le comte de Puymaigre publiera une partie de sa moisson de « Chants populaires recueillis dans la vallée d'Ossau » en 1874 dans la revue *Romania*⁶⁶. On y retrouve des chants recueillis auprès du père Lanusse (3) et de Simon Lassousse (5) et les sept chants du cahier manuscrit de Gaston-Sacaze, au nombre desquels les trois remis à La Villemarqué, dont celui sur la captivité de François I^{er}.

Vers un réseau européen de folkloristes

Après la guerre de 1870, les relations entre Puymaigre et La Villemarqué se sont quelque peu distendues. Puymaigre a dû quitter Metz en août 1870 pour s'installer un temps à Boulogne avant de revenir sur les terres familiales d'Inglange au cours de l'hiver. Les correspondances sont alors incertaines et ne parviennent pas toujours à leurs destinataires, ou avec beaucoup de retard. C'est seulement en 1872, que La Villemarqué reprend contact avec Puymaigre pour lui annoncer la mort de sa femme. Cela lui vaut une longue réponse qui, au-delà des condoléances de circonstance, montre combien la guerre a valu de souffrances aux hommes comme aux biens. À partir d'octobre 1872, la Moselle devient allemande. La correspondance s'interrompt alors.

En relation avec les spécialistes européens de la poésie populaire, résidant désormais à Paris, Puymaigre est bien entendu au fait des reproches que les milieux savants adressent à La Villemarqué et à sa méthode d'édition, et des doutes qui portent sur l'authenticité des chants publiés. Cela l'aurait-il incité à prendre quelque distance avec l'auteur du *Barzaz-Breiz* ? Deux écoles s'affrontent alors : l'une, à laquelle La Villemarqué reste fidèle, est littéraire, héritière d'une tradition française, et défend l'esthétique et le bon goût ; l'autre, qui s'appuie sur les apports de la science allemande où la philologie est un champ de recherche large qui intègre le folklore, privilégie une approche documentaire indépendante de toute valeur esthétique⁶⁷. Exprimés dès 1866 par Gaston Paris⁶⁸, les principes de collecte et d'éditions des textes recueillis dans la tradition orale que prône une « nouvelle école critique » trouvent à s'appliquer dans la *Revue critique d'histoire et de littérature* (1866), dans *Romania* (1872), revues auxquelles collabore désormais Puymaigre, ou dans la *Revue celtique*, créée par Henri Gaidoz (1870).

La Villemarqué manque certainement une belle occasion de s'insérer dans un réseau international de folkloristes qui se constitue au moment où le *folk-lore*, terme auquel en France on préfère celui de « traditions populaires », essaie de s'élever au

66. « Chants populaires recueillis dans la vallée d'Ossau », art. cit., p. 89-102.

67. Voir Fañch Postic, « Le beau ou le vrai 1866-1868 : Débat autour de l'édition de la poésie populaire », dans *De la philologie allemande à l'anthropologie française. Les sciences humaines à l'EPHE (1868-1945)*, Céline Trautman-Waller (dir.), Paris, Honoré Champion, « Littératures étrangères », 2017, p. 331-350.

68. Voir Gaston Paris, compte rendu des *Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest, Poitou, Saintonge et Angoumois* de Jérôme Bujeaud (Niort, Clouzot, 2 vol.), dans la *Revue critique d'histoire et de littérature*, mai 1866, p. 302 et suiv.

rang de discipline scientifique⁶⁹. Il aurait même pu y occuper une place de choix. Puymaigre qui, en 1869, l'introduit auprès du Sicilien Giuseppe Pitre, aurait pu le faire entrer en relation avec de nombreux autres collecteurs européens avec lesquels il correspond⁷⁰. Mais La Villemarqué le souhaite-t-il vraiment ? Plusieurs l'encouragent – au nom de la science – à s'expliquer sur la genèse de son *Barzaz-Breiz*, à l'exemple de Paul Sébillot, l'un des grands folkloristes français de la fin du XIX^e siècle qui, en 1912, relate ses échanges avec La Villemarqué : « Vous nous rendriez service en exposant l'état des esprits au moment de vos premières publications. Votre gloire ne souffrirait pas si vous racontiez, aussi exactement que possible, la genèse de votre beau livre. Ce serait intéressant pour l'histoire littéraire. » « — Oui ! lui aurait répondu La Villemarqué, après un silence, mais il y a si longtemps !... Je ne me rappelle plus ; j'ai été quelquefois trompé. » Il se garde bien d'indiquer à Sébillot qu'il a conservé les cahiers manuscrits sur lesquels il a noté ses collectes. Leur divulgation l'aurait conduit à rendre manifestes les retouches plus ou moins importantes qu'il avait apportées à ses chants avant de les publier. « Vous êtes heureux vous, les jeunes gens d'avoir des méthodes scientifiques, qui vous permettent de publier dans leur intégrité les contes populaires. Nous ne l'aurions osé de mon temps », ajoute La Villemarqué⁷¹. Celui-ci ne peut visiblement se résoudre à remettre en question les principes éditoriaux qu'il a toujours défendus et, en 1888, il reprend encore à son compte les conseils que lui aurait donnés l'écrivain Chateaubriand vers 1833 :

Savoir choisir, se borner, s'en tenir à la fleur, faire preuve de goût et de discrétion ; de tact, de discernement ; voilà ce qu'il prêchait aux jeunes faiseurs d'anthologies rustiques ; si vous n'y prenez garde [...] le médiocre étouffera bientôt le bon⁷².

À défaut, les hivers passés à Pau, si riches en rencontres intellectuellement stimulantes, auraient pu, à l'exemple de Puymaigre, donner à La Villemarqué une impulsion nouvelle pour ses recherches et publications sur les poésies populaires. Ce ne sera pas le cas. Les séjours pyrénéens constituent une parenthèse qu'il semble avoir définitivement fermée. Sans doute sont-ils trop liés au douloureux souvenir de la maladie et de la mort de sa femme. Après 1870, La Villemarqué se met volontairement en retrait. Pendant cinq ans, il ne publie plus guère, écrit peu et ses lettres, telles celles adressées à Puymaigre, le montrent vieilli, usé, déprimé. « Plus ne m'est rien, rien ne

69. Voir Claudine Gauthier, *Histoires croisées : folklore et philologie de 1870 à 1920*, n° 1 Paris, Bérose, « Les Carnets de Bérose », 2013 [En ligne] URL : https://www.berose.fr/IMG/pdf/carnet_de_be_rose_no1_gauthier_2013.pdf [consulté le 07/05/2022].

70. Voir le fonds Puymaigre (fonds 12J98) aux Archives départementales de la Moselle. Il échange des correspondances avec notamment les Siciliens Giuseppe Pitre et Salvatore Salomon-Marino, avec Félix Liebrecht, les Espagnols Antonio Machado y Alvarez, de Séville, Manuel Milà y Fontanals et Joachim Rubio, de Barcelone, etc.

71. Paul Sébillot, « Ce que m'a dit La Villemarqué », *Le Fureteur breton*, VIII, 1912, p. 175-178.

72. Théodore Hersart de La Villemarqué, « Les précurseurs de nos études. III, Chateaubriand », *Revue des traditions populaires*, t. III, 1888, p. 419.

m'est plus⁷³ », lui écrit-il d'ailleurs dans sa dernière lettre en août 1872. S'il revient sur le devant de la scène à partir de 1875, La Villemarqué, dans ses travaux ou sa correspondance, ne fera plus mention des Pyrénées ni de tous ceux qu'il a fréquentés de 1864 à 1870 tant aux Eaux-Bonnes qu'à Pau, et qui lui ont pourtant été un précieux réconfort moral face à la maladie de sa femme, ainsi qu'un solide soutien intellectuel dans la virulente controverse autour de l'authenticité des chants de son *Barzaz-Breiz*.

73. *Ibid.* « Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus » est la phrase qu'aurait répétée Valentine Visconti apprenant le meurtre de son mari Louis d'Orléans le 23 novembre 1407. C'est une devise chère à La Villemarqué, car, sur une carte de visite remise en janvier 1895 à Paul Sébillot, il avait écrit : « Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus,/Hormis vos Folks toujours relus » (Paul Sébillot, « Ce que m'a dit La Villemarqué », art. cit., p. 178).